

L'Étrangère (1948, publié 1968)

A Jean-Paul Sartre.

Je suis plus bête que coupable. Croyez-vous que je changerai un jour ? J'ai bien peur d'être né comme ça.

Je dormais du bout des rêves. Il y avait quelque chose d'intéressant dans l'antichambre. Serai-je toujours curieux ? Je ne voulais pas céder, je me voyais dans mes draps. C'était la même histoire avec le téléphone, quand j'étais couché. A chaque sonnerie, je me dressais et j'écoutais fébrilement des histoires de pommes de terre ou de fiançailles interrompues. D'autres fois, on parlait de moi, je courais me regarder dans la glace ; je n'étais vraiment pas assez beau, je rougissais.

Pendant que j'hésitais à me lever, j'entendais l'ombre de ce qui se passait. Notre Américain était rentré, il parlait de sa voix lente ; on le sentait entouré de bagages. Il en avait plus que je ne pensais, en effet, et de plus redoutables. Maman riait et semblait le rassurer. Ce pensionnaire, volontiers absent pendant que j'étais à l'armée, revenait à chacune de mes permissions. Je comprenais qu'il arrivât pour de bon, maintenant que j'étais démobilisé. Je me serrai contre mon lit. J'aimais bien cette vie civile, dans sa mollesse et sa dureté : sa vraie langueur, sa vraie dureté. Maman me dirait sûrement : « J'aurais parié qu'il serait là trois jours après toi ! » Je dus m'endormir vraiment. Il était au moins neuf heures quand je me réveillai. Maman entra dans ma chambre avec un plateau chargé d'explications : « Figure-toi qu'Harry est marié ! » Je n'adorais pas, mais alors pas du tout, de l'entendre appeler le lieutenant D. par son prénom. J'avais tellement méprisé les Américains, vers douze ans. Si je n'avais pas été aux hussards et nos phynances un peu faibles des bronches, jamais nous n'aurions eu ce pensionnaire. Oh, évidemment : on ne le voyait jamais non plus. Pendant ma permission de détente, il était juste revenu de Tchécoslovaquie : une mission. Je ne me sentais plus très fier de mon voyage de Tarbes à Nice en automitrailleuse. Ce garçon avait rapporté une naïve méfiance contre les méchants Russes : gens qui ne savent pas lire l'heure : autant dire, sans religion. Ça gagne des guerres.

Cet Américain s'était donc marié avec une Tchèque et il ramenait sa femme à sa suite. Il n'avait pas encore l'autorisation de ses chefs, son union s'était passée devant un prêtre seulement. Il avait caché qu'il était huguenot. Ce n'est pas difficile : on confie le secret à l'abbé, il est tenu par le mystère des confessions, le tour est joué, on épouse sa Tchèque. Je donne le truc pour ce qu'il vaut. Je n'aurai pas à l'essayer : je suis de la religion à Borgia et à Maurras (l'homme-au-couteau-entre-les-dents, vous savez). Enfin, je m'étais promis de délaissier le mariage civil ; mes enfants seraient des bâtards ; ce serait ravissant d'avoir des bâtards si religieusement. J'oubliais que ces choses-là ne se font pas ; et que nos Révérends Pères attendent la permission de l'État pour marier le monde... L'esprit vif et charmant de ma mère s'amusait de cette aventure romanesque. Elle me donnait d'autres détails ; je ne l'écoutais pas beaucoup ; je me demandais si ma femme serait rousse ou malheureuse ; les deux, peut-être.

Dans le courant de la matinée, je me mis d'accord sur les moyens d'écrire un beau roman. Plein de haine pour mes défauts naturels, je montrerais les choses comme elles se veulent, je n'expliquerais rien. Après le déjeuner, mes yeux se fermaient sur les livres. Quelle honte ! La veille, j'étais resté tard chez ma sœur, nous avions joué au Monopoly : je n'avais pas gagné, pour la première fois de ma vie. J'avais bu un café effrayant, à tel point qu'on allongeait son nom pour le rendre plus terrible : le Nescafé. Il y avait eu de la même façon les *super-dreadnought* (traduisez : les grands terribles), les Tigres royaux, les super-forteresses... c'était une rage de tout augmenter, sauf l'homme qui restait médiocre et les pieds sales, confondu par son imagination (a dit Pascal). Pour bien parler, je parle bien. — J'étais habitué à l'eau poire des cuisines militaires et à dormir pour rétrécir la vie. L'habitude me tenait de ses doigts cotonneux. Mes belles résolutions d'énergie, où alliez-vous ?

Je dormirai quelque temps. J'avais des fantômes de rêves. Mais ils n'étaient pas beaucoup plus solides que mon sommeil. Il y avait toujours quelque chose qui clochait : un bras écrase, un couloir sans fin qui avait une fin... La scène du matin recommença. Cette fois-ci, la partenaire de maman était la femme de l'Amerloque : je vois d'ici les yeux du lecteur : né malin, où la femme paraît, il devine l'hamour. Hélas ! Nous ne faisons rien d'autre que lire notre vie. — Elle admirait des sacs à mains, elle disait : « *Very nice, very nice !* » d'une voix fraîche. Il n'y avait rien de moins frais que moi ; je me faisais l'effet d'un vieux poisson pourri, le ventre ballonné, la tête farcie de grumeaux de rêves. L'étrangère était dans la pièce voisine. Cela me décida à me lever. Dieu, quel globule terne ! J'avais enlevé ma veste, ma cravate. Je passai autour du cou un foulard blanc, à la façon des vrais gauchos. Il avait servi aux sorties mondaines de ce petit garçon que j'étais toujours ; puis à ses angines. Je le portais justement avant de m'engager, quand je ne pouvais plus parler et que je me disais : « Ça va me gêner pour commander la charge : " Scrongneugneu ! Messieurs, faut m'enlever cette position à la fourchette ! " » J'avais retrouvé ma voix : ça ne m'avait pas empêché d'obéir et de comprendre les choses.

« Va lui parler, me dis-je. Elle sera gentille, elle te distraira. » Puis j'étais bien laid. Elle était maintenant dans la chambre de maman. « Pourquoi n'y vas-tu pas ? Il a peur, il sera toujours timide. Ça te sortirait de tes livres. A quoi est-ce que je ressemble avec cette chemise ? Ne sois pas si sauvage. » J'étais au bout du couloir. Mon goût des belles raisons me fit revenir en arrière. Je pris une traduction anglaise du *Grand Meaulnes* que je n'avais jamais travaillée : après tout, la version française d'Alain-Fournier est délicieuse... Je lui apportai *Big Meaulnes*. Elle me fit comprendre qu'elle parlait mal l'anglais. J'en fus déçu pour mon prétexte ; ravi pour mon cœur. Ce qui m'avait aussi arrêté, c'était la nécessité de parler en anglais. J'en savais des

trognons. J'avais eu d'excellents professeurs en sixième et en cinquième. Depuis, j'avais oublié, bien sûr : surtout chez ce grand flemmard de Magnane, endormi dans ses allures de dieu grec. Je lançais des pointes aigres quand on me parlait de telle personne, « si intelligente qu'elle connaissait cinq langues étrangères ». Avec mes vieilles places de second, je me sentais cancre et surnois. Je souriais des méthodes fameuses : Apprenez le chinois ou le turc en un mois ! Sourires constipés, parce qu'ils revenaient trop souvent. Et je manquais d'indifférence. Sans ça, j'avais raison.

Elle me rendit le petit livre carré, elle était adossée à la commode. Ses cheveux étaient inondés de bigoudis comme une salade l'est parfois de limaces ; elle avait une robe de chambre qui la montrait toute fine. Je laissai entendre que j'avais le même roman merveilleux en allemand. Cette fois-ci, d'abord elle me comprit — quel premier lien — puis elle me remercia vivement. Je courus dans notre salon transformé en grenier. J'ouvris la bibliothèque de mon beau-frère. (Il déteste *Le Grand Meaulnes* ; c'est un insensible.) Je pris *Der grosse Kamerad*, je le ramenai à la jeune femme. Ça a toujours été une manie chez moi d'apporter des choses aux gens quand ils s'occupent de paroles ou de petits fours. Puis-je m'étonner ensuite si l'on me donne l'attention qu'on accorde à un jeune chien ? Le jour du mariage de ma sœur, je faisais circuler des photos de suppliciées chinoises : les seins tranchés, les bras mutilés, assises sur un pal rouillé, peut-être — et le visage heureux, heureux... Tout ça, pour me faire remarquer. Je m'excuse de continuer, mais il faut que je me fasse connaître. Ça expliquera mon malheur d'à présent. Oh ! ça n'y changera rien ; mais ça l'habillera.

L'étrangère était assise sur le divan, devant des fruits cuits et des gâteaux secs. Maman me dit encore d'aller lui chercher un journal de mode. J'y courus. J'avais acheté autrefois un album très plaisant sur l'élégance parisienne ; histoire de montrer ma largeur de vues : ce garçon est un cerveau, il comprend la couture comme la philosophie. Cet album vert allait servir à quelque chose de plus sérieux. Je m'assis à côté d'elle, je regardai les images et ses jambes. Son peignoir - maintenant encore je ne parviens pas à en trouver le vrai dessin, les teintes étaient : le blanc, le carmin, le vert, avec une allure sombre-multicolore - son peignoir était boutonné depuis le haut du col jusqu'au bas des hanches ; c'était un peu une robe d'intérieur, si vous voulez. Tandis qu'elle s'extasiait sur les photographies : « *Very nice! Very nice!* », elle laissait toujours découverte au moins l'une de ses jambes. Cette nonchalance me plaisait bien et me surprenait. J'admirais les longs fuseaux voyais aussi le bas de sa combinaison, très courte, faite dans une sorte de tobralco aux tons vifs, le bleu, le rouge, le bleu surtout. Il y avait dans tout cela une allure libre et cosmopolite, réjouissante pour mon gros cœur baveux de Français. J'entreprenais parfois une phrase, elle me regardait d'un air interrogateur. Je ne savais comment finir. Alors je faisais comme tout le monde : je prenais un air sérieux et je lui montrais un modèle de chapeau, qui était *very nice*, naturellement.

Elle ne me parut pas très jolie, avec ses bigoudis, son visage mince ; et je m'étonnais qu'un Américain n'eût pas ramené une créature voluptueuse des cils comme des herbes et des enfilades de bas qui vous font palpiter la bistrouffette¹. J'étais même gêné — pourquoi mon Dieu ? — qu'elle ne fût pas franchement belle. En revanche, j'admirais sa vivacité, ses mines, sa voix. Maman me demandait son âge, j'avais le réflexe idiot de déclarer : on ne demande pas ça à une femme. Une femme ! C'était une gosse. Quand je pense à elle, encore maintenant, je pense surtout que c'était une gosse. Elle avait vingt-deux ans. Elle me disait : « *Tell your Mama...* » Racontez à votre maman qu'à Prague, la moitié des femmes sont rasées... que les Russes sont des terribles, des affreux... qu'on ne trouve rien dans les boutiques... que leur servante était maintenant une grande dame. Ils avaient treize Russes dans leur maison, la nuit, il fallait mieux se coucher dans le jardin. Surtout les femmes, jeunes ou vieilles. Je fis un sourire restreint de garçon qui connaît la vie et pour qui le viol des centaines, n'a pas de secrets. Un général était venu, également ; on avait servi un splendide dîner : et il mangeait avec ses doigts. *Tell your Mama*. J'admirais l'audace de ce général qui osait commander sans fourchette. Je pensais à nos officiers des hussards qui déjeunaient, leur stick sur leurs genoux. Ça vous a une autre branche !

Elle fit une mine charmante pour mieux me montrer que les Russes ne se lavaient jamais : pas d'hygiène, pas de morale, les sombres sauvages !

Puis, ce fut la couture. Elle n'avait rien à se mettre ! Tout était si charmant à Paris (elle n'en avait encore vu que les modèles des grandes maisons, puisqu'elle était arrivée vers sept heures du matin). A Prague, les Allemandes qui se promenaient avec nos robes et nos souliers excitaient l'envie des femmes — le désir des hommes, ajoutais-je. Tant il est doux de coucher avec les robes de Marcelle Dormoy ou de Magy Rouff !

Elle fila au salon, je la suivis, elle essaya, des souliers bordeaux préparés pour ma sœur. *I can ?* Elle pouvait. Puis elle admira une grande photographie de ma sœur mariée, une petite de son frère hussard. Ces deux photos étaient bien *nice* en effet. La première, parce que ma sœur est très belle, quoique je la désire rarement. La seconde, grâce à mon calot flamboyant, mon blouson de cuir martial. *When I was a soldier...* Mon Dieu ! Et j'en parlais au passé, d'un ton détaché.

Elle ouvrit la porte de sa chambre. « *No nice !* » s'écria-t-elle. Je vis un désordre émouvant de robes, de caisses et de valises. Elle me fit signe d'entrer. Elle prit son passeport sur la cheminée, le serra sur son cœur avec une mine ravie. Je comprenais si bien la joie de ces libérations. Naturellement, pour sa femme de chambre, la liberté avait le visage plissé, les grosses moustaches, l'air de dire : « Oui, je m'appelle Joseph », du Père des Peuples. Pour sa maîtresse : le chocolat américain, les chapeaux parisiens. Elle sortit d'une malle des souliers qu'elle déclara *no nice* et qui venaient de son pays. Notre entretien s'arrêta là.

Elle s'appelait Maléna ou quelque chose comme ça.

pp. 15-24.

¹ Il est grossier Il veut se donner un air viril. Il ne trompe personne c'est un enfant.